

CYCLE AUTOUR DU
CINÉMA IRANIEN

Rencontre avec Sepideh Farsi *RED ROSE*

LUNDI 14 SEPTEMBRE
2015

Où avez-vous tourné ?

Nous avons tourné à Athènes. Il était évident qu'il était impossible de tourner en Iran. Je n'aime pas travailler en studio donc j'ai cherché une ville avec une charge émotionnelle qui me porte vers Téhéran. Ça a été une combinaison de facteurs : la lumière d'Athènes, le contexte politique actuel en Grèce... D'ailleurs l'équipe du film est grecque sauf les comédiens.

Pour représenter le conflit, vous avez utilisé des images réelles ?

Toutes les images d'émeutes sont des images d'archives récoltées sur YouTube car il n'y a pas d'archives justement. Au lendemain des élections, on a sommé les journalistes étrangers de partir. Quant aux médias iraniens, soit c'était risqué pour eux de couvrir les émeutes, soit ils étaient aux mains du parti. Donc, les manifestants ont commencé à filmer.

J'ai gardé les images telles quelles, sans les retoucher. J'ai voulu garder la disparité technique entre les deux types d'images.

Dans votre film l'érotisme et la violence sont souvent associés, pourquoi ?

Cet érotisme c'est le pendant de tout ce que Sarah subit dans la rue. C'est une femme qui emmagasine. Il me semblait évident qu'elle se décharge de cette colère.

Dans le film, les femmes font l'action et l'homme reçoit. À quoi cela correspond dans la société iranienne ?

L'Iran est un pays plein de paradoxes. Le régime impose des disparités aux femmes, mais ces dernières résistent. Cette résistance est un fait culturel, quelque chose qui vient de loin.

D'ailleurs, en Iran, les femmes réussissent à tenir tête, elles peuvent être cinéaste, médecin... contrairement aux pays limitrophes.

J'ai voulu montrer une femme forte avec beaucoup de projets.

Ici, ce qui est intéressant, c'est aussi sa mutation : elle devient plus virulente. Elle incarne la velléité de la jeunesse.

Toute classe confondue ?

Oui, il y a un dénominateur commun entre tous ces jeunes.

Quand vous regardez les vidéos des mouvements, en 1979 les bandes sonores font surtout entendre des voix d'hommes alors qu'en 2009 on entend beaucoup de voix de femmes. C'est, par exemple, cette vidéo où une femme aux ongles rouges demande à ce que les membres de la milice la frappent. Sarah aura

également les ongles rouges : c'est une passerelle entre la fiction et la réalité.

Lorsque Sarah est nue devant la fenêtre, elle ressemble aux « Femen » ?

En Iran, il y a eu le mouvement « un million de signatures ». Beaucoup de femmes ont milité, ont rassemblé des signatures et sont allées en prison. Cela correspond à une réalité.

Sarah est un personnage important car c'est un personnage tragique et en même temps féminin.

Ce film semble avoir une portée universelle. Pensez-vous qu'ils puissent faire écho aux évènements de janvier en France ?

Ce n'est pas un hasard. Nous, iraniens, avons payé le prix fort pour l'islam idéologique. Nous avons fait l'erreur de ne pas le prendre avec sérieux. C'est un régime qui, en trente ans, a restreint les libertés et s'est immiscé dans la vie privée sous prétexte de religion. C'est un prix que l'on paie cher.

Mais ce n'est pas un film manifeste car il y a de la fiction... mais bien sûr qu'il y a des choses assumées.

Comment comprendre le passé d'Ali ?

On le menace d'inscrire dans son dossier « est allé en Israël. » En Iran, c'est une accusation très grave, passible de prison.

En 1988, la guerre Iran/Irak prend fin. Khomeini se sachant mourant, décide de faire une purge massive des prisonniers de guerre. Entre 4000 et 6000 personnes ont été exécutées. Un interrogatoire avec quelques questions, comme « Croyez-vous en Dieu ? » permettait de décider de la vie ou de la mort. Certaines personnes ont réussi à s'en sortir et Ali semble faire partie des survivants.

Aujourd'hui, le ministre iranien de la justice fait partie de ceux qui ont donné des ordres, c'est pour vous dire où on en est.

Pourquoi à votre avis, 2009 a été un échec ?

Personne n'a assumé de radicaliser le mouvement car il aurait fallu aboutir à un changement politique.

Et puis, il y a eu les répressions sanglantes.

Vous dites « Il est important d'en découdre... »

Oui, je n'ai pas fini ma phrase. Il est important d'en découdre avec la religion dans le politique. Il faut un régime laïque.

Je sais que je ne peux plus aller en Iran. J'ai été insultée. Des personnes que je connais ont été interrogées. L'actrice qui joue Sarah a reçu des menaces. Elle vit en France et a demandé l'asile politique.

Y-a-t-il un mouvement féministe identifié en Iran ?

Il y a le mouvement que j'ai déjà mentionné : « un million de signatures ». Il y a également un mouvement rassemblant les mères de victimes, comme en Argentine.

Mais en 2009, les demandes étaient tellement unitaires, que personne ne portait d'étendard propre, comme « féministe... » ou autre.

Vous étiez en Iran en 2009 ?

J'ai quitté Téhéran une semaine avant les élections car j'avais terminé un tournage. Personne ne s'attendait à une telle ampleur.

Vous avez choisi de mettre en avant la violence exercée par la milice.

Oui, les « Bassidji ». Il y a eu quelques moments d'extrême violence, notamment un épisode où une bataille d'eau entre jeunes a donné lieu à une scène de violence policière.

A la milice s'ajoute la police des mœurs.

Pourquoi avoir choisi un huis clos pour raconter cette histoire ?

On ne peut pas vivre une histoire d'amour en pleine rue, en Iran. Donc cela correspond bien à la réalité. Vous savez, la société iranienne est complètement schizophrène : on peut faire plein de choses à l'intérieur et dehors, ça n'a rien à voir.

Il me fallait traduire l'impact du chaos politique sur les relations intimes et cela m'a semblé le parti le plus juste.

Comment votre film a-t-il été perçu à l'étranger ?

Le film a fait une vingtaine de festivals. La France est le premier pays à le projeter en international. On voulait également que les iraniens le voient. On a donc créé une application android permettant de filtrer les adresses IP des iraniens et afghans et de télécharger gratuitement le film. Cela nous semblait important.

Le foulard semble être un lien conducteur dans votre film ?

Oui et non. Bien sûr j'ai un avis sur le port du voile, mais il n'y a pas dans le film de message. En Iran, c'est obligatoire.

J'ai été professeur quand je suis arrivée en France et j'avais zéro élève voilé. La question ne se posait pas. Aujourd'hui c'est une question politique en France. Il y a eu un tas d'évènements qui ont contribué à la situation actuelle.

Pourquoi le choix d'Ibrahim Maalouf ?

Lorsque j'ai entendu pour la première fois « Beirut », j'ai adoré. Ibrahim est quelqu'un de très prolifique. Donc, quand je l'ai contacté, il a décliné en disant qu'il n'avait pas le temps.

A la fin du tournage, comme je suis quelqu'un d'obstiné, j'ai monté deux séquences, dont celle de la drogue, avec des musiques d'Ibrahim. Je les lui ai envoyées par mail. Vingt minutes après, il m'a répondu : « Oui, d'accord ! »

Ali représente l'ancienne génération, Sarah la nouvelle : cette opposition était voulue ?

Il y a un fossé générationnel surtout fondé sur l'expérience politique. Ali est plus proche de moi, de ce que j'ai vécu. On n'imaginait pas en 78 ce qu'allait devenir la République Islamique. Je comprends cet angélisme que nous reproche la jeune génération. Ma fille me dit : « Vous avez merdé », et elle a raison : on s'est fait avoir.

Votre film véhicule un sentiment de résignation.

En Iran, il est difficile d'être actif politiquement. Ce n'est pas comme ici où l'on est pris par le travail ou sa vie... là-bas, c'est une question de vie ou de mort.

Beaucoup sont morts ou ont quitté le pays. Ceux qui restent abandonnent par résignation. Ali est passif.

Quel est le message de votre film ?

Le film parle pour lui-même. Je préfère que vous le déduisiez du film. Mon manifeste est le film. Les personnages incarnent l'espoir de cette jeunesse, un espoir qui se transforme en désespoir. Ils incarnent le cul de sac dans lesquelles les deux générations sont tombées. Bien sûr on a choisi des personnages radicaux qui cristallisent certains traits de caractère.

Comment interpréter la scène de la drogue ?

Cela correspond à une réalité en Iran. Il y a un réel désespoir que certains ont essayé de fuir avec des échappatoires diverses.

Il y a eu aussi le témoignage de cette femme qui tenait un blog. Son petit ami s'est suicidé entre deux interrogatoires. Elle s'est suicidée une semaine après.

Une spectatrice : J'ai vécu la révolution de 1978 et je tenais à vous remercier pour votre œuvre.

(prise de notes par Gaëlle Cabau)

